



Festival d'Automne

#74 / Deliquet – Macaigne – Freitas – Martens – Forsythe/Ikeda – Lacoste – Guenel – Mapa Teatro
Everybody's Spectacular Reykjavik – Three Palaces Festival Malte – MMCA Performing Arts Séoul



HIVIVER

2017 2018

GUS *spectacle tout public à partir de 10 ans*
Sébastien Barrier 6 – 29 décembre

LA MAISON *création*
Julien Gaillard – Simon Delétang 17 janvier – 11 février

SCHATTEN (EURYDIKE SAGT)
Elfriede Jelinek – Katie Mitchell 19 – 28 janvier

Quills
Doug Wright – Robert Lepage 6 – 18 février

DÎNER EN VILLE
Christine Angot – Richard Brunel 6 mars – 1^{er} avril

ÉDITO

L'AVENT

Peut-être que la quête ultime, le questionnement intime qui accompagne en sourdine les instants oubliés du quotidien pourrait se condenser dans notre besoin d'être indéfiniment dans l'attente. Car tous, nous sommes constitués d'une multitude d'espoirs ; des lendemains qui chantent, de la réception d'un mail, de la fin d'une histoire, du retour du Messie, du geste qui guérit et du mot qui soulage, nous attendons infiniment de compléter bout à bout notre inconfortable incomplétude. Alors, quel abîme venons-nous combler en nous présentant dans une salle de spectacle ? Les Danaïdes l'ont éprouvé pour nous, inutile de penser à long terme, la sensation de plénitude sera brève ; la permanence n'a pas ici droit de cité. Et c'est à ce point précis de déséquilibre perpétuel que réside notre salut et la magnifique mission des artistes. Ce moment suspendu, ce cadeau éphémère que peut être le temps d'une représentation met en jeu chaque soir, des deux côtés du plateau, le vide des uns et le trop-plein des autres. Les attentes respectives de ceux qui portent en parole ou en corps une intention prophétique et de ceux à qui elle est destinée. Parfois, les fluides s'échangent et nous voilà avec dans les yeux une part du mystère qui s'éclaircit, une pièce du puzzle qui prend naturellement sa place. Il serait pourtant plus lumineux de ne rien attendre (nous y travaillons sans cesse) et de savoir se laisser surprendre par ces instants de grâce. Certes, ils ne rempliront pas le tonneau percé, mais leurs forces agissantes et leurs facultés à s'immiscer même dans les recoins sombres prouveront, puisqu'il le faut toujours, l'absolue nécessité de la création au cœur des villes.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-6

Julie Deliquet : Mélancolie(s)
Vincent Macaigne : En manque
Marlene Monteiro Freitas : Bacchantes
Mapa Teatro : La Despedida

REGARDS PAGES 8-9

Jan Martens : Rule of three
William Forsythe x Ryoji Ikeda
Luis Guenel : El Otro
Joris Lacoste et Pierre-Yves Macé : Encyclopédie de la parole, Suite n°3 'Europe'

CRÉATIONS PAGES 10 ET 14

Patrick Pineau : Jamais seul
Wilfried Wending : Hamlet. Je suis vivant et vous êtes morts
Cyril Teste : Festen

REPORTAGES PAGES 12 et 15

Everybody's Spectacular à Reykjavik
Three Palaces Festival à Malte
MMCA Performing Arts à Séoul

DÉCEMBRE 2017 — JANVIER 2018

NANTERRE

AMANDIERS

7 – 16 DÉC. 2017
CROWD

AVEC
LE FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

GISÈLE
VIENNE

15 & 16 DÉC. 2017
99 WORDS FOR VOID

MAIKE & IGGY
LOND MALMBORG

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL

19 – 22 JANV. 2018
SONATA WIDM
[LA SONATE DES SPECTRES]

MARKUS ÖHRN /
NOWY TEATR

DANS LE CADRE DU
WEEK-END ESTONIEN AVEC
MARIA METSALU, KRIS LEMSALU
TEATER N099

25 – 28 JANV. 2018
WARUM LAÜFT HERR R.AMOK?
[POURQUOI M.R EST-IL ATTEINT
DE FOLIE MEURTRIÈRE?]

SUSANNE KENNEDY /
MÜNCHNER
KAMMERSPIELE

PREMIÈRE
EN
FRANCE

ADHÉREZ!

10€
POUR TOUS
AVEC
LA CARTE!

nanterre-amandiers.com
+ 33 (0)1 46 14 70 00

D'APRÈS LE SCÉNARIO DE
RAINER WERNER FASSBINDER & MICHAEL FENGLER

Festival d'Automne

MÉLANCOLIE(S)

MISE EN SCÈNE JULIE DELIQUET / THÉÂTRE DE LA BASTILLE JUSQU'AU 12/01

« "Mélancolie(s)" met en scène la disparition d'un monde et de ses illusions, au plus près de la vie réelle, de son rythme fragile et imprévisible. Julie Deliquet, en compagnie d'Anton Tchekhov, prolonge sa réflexion sur l'héritage générationnel amorcée dans son triptyque "Des années 70 à nos jours". »

SPLEEN ET IDÉAL IN VITRO

— par Ysé Sorel —

Si « mélancolie » renvoie à la bile noire dans la théorie des humeurs d'Hippocrate, un autre médecin en a exploré les symptômes et disséqué les causes : Anton Tchekhov. La profusion des mises en scène de ses textes cette année témoigne non seulement de l'actualité des classiques, mais aussi d'une concordance des temps et des thèmes entre l'auteur russe et la morosité contemporaine.

« Spleen et idéal », dirait Baudelaire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit avec « Mélancolie(s) », du collectif In Vitro et mis en scène par Julie Deliquet : dans une société déclinante, des quadragénaires luttent avec leurs espérances amères et leur désenchantement violent. Les rêves éclatent comme des bulles sur la réalité et les personnages se débattent comme des noyés, tandis que tout semble aller à vau-l'eau : l'amour, l'argent, la santé. La mise en scène se focalise sur les résonances du texte avec notre époque. Ainsi, elle repose essentiellement sur le jeu des acteurs, avec un décor minimaliste qui se contente de quelques objets signifiants, et la pièce est dépouillée de son ancrage russe,

malgré quelques références qui fonctionnent comme des clin d'œil plutôt superflus (à Moscou, Gogol). Procédant par longues improvisations pour mieux saisir la vie, le collectif adapte ici deux pièces et fait rentrer « Ivanov » chez « Les Trois Sœurs », réduites à deux. Le spectacle se concentre sur le personnage d'Ivanov (interprété par Eric Charon), renommé « Nicolas ». « La tête lourde, l'âme paresseuse, fatigué, cassé, sans foi, sans amour, sans but », il est enlisé dans une existence qui va de déception en déception depuis un an : sa femme, malade, qu'il n'aime plus ; son entreprise qui coule et lui coûte ; la jeunesse qui le quitte sans l'acquiescer.

“

Génération hypocondriaque et maniaco-dépressive

Deliquet prend le pouls d'une génération hypocondriaque et maniaco-dépressive, mais avec tendresse. Le vague à l'âme provoque des tachycardies et la vie des haut-le-cœur, et les personnages se tournent, inquiets, vers Olympe, la sœur aînée médecin, pour analyser leur mal, leur « mal du

siècle ». Le spectacle s'attache à montrer comment des individualités se cherchent, s'évitent, se ratent et pointent leurs égoïsmes malheureux et leurs lâchetés, mais aussi leur humanité. D'où le pluriel de ces mélancolies, qui hantent chacune de ces irrémédiables solitudes : les entreprises, les mariages tournent court, et les projets restent au stade de velléités dans un monde qui mêle alcool et hics. Rien de très réjouissant, dirons-nous. Pourtant, on a parfois un sourire en coin, grâce à l'humour pince-sans-rire du chef d'entreprise (Olivier Faliez), ou aux pics de Sacha (Agnès Ramy), la benjamine, qui oscille entre rires et larmes, ou les petites méchancetés de la femme de Camille (Aleksandra de Cizancourt). Néanmoins, on regrettera un aspect caricatural, parfois, quelques bafouilles, aussi, et des positions tranchées qui auraient gagné à être plus ambivalentes, comme celles d'Olympe, incarnée par Julie André, à l'égard de Nicolas. Même si l'on comprend la volonté de resserrer les enjeux et le temps, l'absence de contrechamp à ces mélancolies lasse, et cette énergie verbale sinon verbeuse perd la verve tchekhovienne et sa critique de la société bourgeoise.

FOCUS —

Festival d'Automne

EN MANQUE

MISE EN SCÈNE VINCENT MACAIGNE / LA VILLETTE, DU 14 AU 22/12

(Vu au Tandem-Arras/Douai en janvier 2017)

« Une richissime collectionneuse ouvre une fondation qui contient toutes les œuvres de l'art occidental... Tel est le point de départ à partir duquel Vincent Macaigne confronte ses rêves de jeunesse et ses contradictions d'adulte, entre rébellion et résignation. Au nom d'une certaine idée de l'art. »

RENONCER À SON PROPRE HÉROÏSME

— par Augustin Guillot —

Il existe un tableau de Poussin qui représente un paysage d'Arcadie baigné de lumière. Mais au centre de la composition, comme une trouée, la présence d'un tombeau.

En entrant dans ce tombeau, peut-être trouverions-nous quelque chose comme la scénographie de cette pièce : dans un cul de vallée, une galerie d'art, close sur elle-même, où nous pouvons contempler les sanglantes décapitations du Caravage. En haut, dans l'air limpide et transparent des sommets, l'indifférence et l'innocence, à l'image de ces bergers d'Arcadie regardant avec une curiosité exotique ces allégories du Monde et de l'Histoire. C'est là qu'une figure christique intervient. Une fille d'en haut décide de descendre dans la vallée, d'entrer dans le tombeau. « J'aurais aimé être le monde, en son entièreté, et le sauver par un éclat de rire », profère-t-elle. À défaut de le

sauver, Colomb et Magellan sont invoqués, eux qui sont partis dans l'espoir de détruire la clôture du monde. Quête impossible, mais à laquelle fidélité est due, car comme elle l'affirme « mon rêve du monde doit être plus grand que le monde ». Impossible, et ici pas même d'Amérique pour donner quelque illusion, mais plutôt le désarroi d'un tard-venu, à l'image de ce Bouvet de Lozier qui, un jour de 1738, s'orienta plein sud à la recherche des mythiques terres australes, et ne découvrit que des morceaux de banquise errants.

“

La haine n'est-elle pas un immense cri d'amour ?

Si « la terre est changée en un cachot humide » (Baudelaire), si l'étreinte est restée vaine, alors demeure la tentation du nihilisme : saccage de la galerie dont les ruines deviennent un avant-poste de la fin du monde. Autant

dire aucune quiétude ni béatitude dans cet immense cri d'amour qui ne se départ jamais de la violence d'un cri de haine. Squames grisâtres sur les murs décrépits de la scène, corps suppliciés du Caravage, chair à la fois si proche et si faible. Le monde, le plus proche donc, ce qui se renifle et qui suinte ; mais le plus lointain, ce avec quoi nous ne coïncidons jamais tout à fait, à côté ou déjà au-delà de nous, le monde, ce pour quoi nous le haïssons, quelque chose dont la beauté se refuse à nous. Mais la haine n'est-elle pas un immense cri d'amour adressé au monde, et auquel le monde n'a pas répondu ? Et si, au regard des précédentes pièces de l'artiste, l'édifice peut sembler ici plus branlant, c'est aussi cette perte de monumentalité qui émeut, une œuvre précaire et défaillante comme le monde qu'elle souhaite étreindre. « Renoncer à son propre héroïsme », entend-on quelque part dans la nuit.



« Bacchantes » © Filipe Ferreira

Festival d'Automne

BACCHANTES – PRÉLUDE POUR UNE PURGE

CHORÉGRAPHIE MARLENE MONTEIRO FREITAS / CENTRE POMPIDOU DU 13 AU 16/12, NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL DU 18 AU 21/12

(Vu au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles en mai 2017)

« Réunissant une quinzaine de performers tout terrain "Bacchantes" promet de transformer l'Opéra Comédie en divine bacchanale. »

BACCHANALES SANS ALCOOL

— par Daphné Liégeois —

Peut-on rester indifférent à l'univers vivifiant, virtuose et pulsé de Marlene Monteiro Freitas ? Sur scène, huit danseurs et cinq trompettistes prêtent corps à sa vision des compagnes dionysiaques, délaissant l'image traditionnelle des bacchantes antiques.

La fête collective orchestrée par la chorégraphe capverdienne va puiser au-delà de nos aspirations référentielles – pas de raisin ou de lyre sur scène – et de sens : elle nous convie à un lâcher-prise contagieux où la joie l'emporte sur l'angoisse. Délaissant la narration euripidienne, la chorégraphe explore les possibilités d'un grand domino associatif de séquences qu'elle développe puis casse, dans un ballet d'images frappantes : les objets (pupitre ou fusil, canne, machine à écrire ? tuyau d'arrosage ou cor de chasse, stéthoscope ?), les corps (masculin ? féminin ? homme ou animal ? fonctionnaire ou libertaire ?), leurs statuts (danseurs ? musiciens ? les deux ?) sont montrés et sortis de leur contexte pour être détournés encore et encore. L'approche de Marlene Monteiro Freitas dégage une grande liberté de création, un décalage assumé, une audace des paradoxes, loin des tabous habi-

tuels, mais sans jamais verser dans la performance choc gratuite, axée autour des complémentaires dionysiaques et apolliniennes. Qu'on soit initié ou pas à ses nombreuses références issues de musiques et chorégraphies célèbres, ici Bêjart et son « Boléro », ou de codes de jeu très précis, comme le burlesque, la dynamique nous contamine. Les musiques puissantes aux basses rythmées, soutenues ou entièrement créées par les cinq trompettistes, appuient les images fortes.

“

Épreuve cathartique de la performance

Pour autant, Monteiro Freitas ne prend pas le raccourci de la transe. Fidèle à sa pratique artistique souvent aseptisée et réellement plastique, la chorégraphe choisit de ne pas incarner l'hubris, la démesure des bacchanales. Ses bacchantes sont mécaniques, asexuées, elles portent des uniformes de travail stricts : salopette, gants, bonnet, qui camouflent les individus qui s'adonnent aux tâches rituelles, exécutées avec maestria y compris dans l'extrême énergie, jusqu'à ce qu'un bonnet tombe et qu'on découvre

Monteiro Freitas échevelée et humaine après tout, dans son uniforme. La débauche chaotique traditionnellement associée aux compagnes ivres de Dionysos est remplacée par un joyeux bordel organisé, un cocktail qui dynamise mais ne grise pas complètement. Ces personnages grimés à la démarche d'automate et aux grimaces grotesques n'ont rien d'hystérique ou de cruel. Les performers ne provoquent le public qu'à quelques rares occasions. Le quatrième mur résiste aux incursions plus osées, comme le twerking sauvage d'un des danseurs à l'avant-scène. L'écart se creuse entre les performers mouvants et les spectateurs passifs aux jambes parcourues de démanagements rythmiques qui battent tant qu'elles peuvent la mesure du beat effréné. Le point d'orgue de cette symphonie organisée est la surprenante vidéo d'un accouchement sans aucune médicalisation : une femme met simplement au monde son enfant. Juste retour à la « Naissance de la tragédie » de Nietzsche, réinventeur du concept des bacchantes, comme un cordon ombilical entre Dionysos, le dithyrambe des origines obscures, les bacchantes fardées et stérilisées de Monteiro Freitas et les spectateurs, humains mis à l'épreuve cathartique de la performance.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

Festival d'Automne

FOCUS —

LA DESPEDIDA

CONCEPTION HEIDI ET ROLF ABDERHALDEN

« Mélant installation théâtrale, archives audiovisuelles et témoignages écrits, le Mapa Teatro met en scène les vestiges d'un conflit armé qui dura plus d'un demi-siècle en Colombie. »

LE MAPA TEATRO ET LA FIN DES UTOPIES

— par Mathias Daval —

Après cinquante-deux années d'existence et de combats, et à la suite de longues négociations pour la paix, les Farc ont été démobilités en 2016, avant d'être reconvertis, partiellement, en parti politique en août 2017. C'est à cette situation historique que se confronte le Mapa Teatro de Bogota, guidé par Heidi et Rolf Abderhalden, dans ce dernier volet de sa tétralogie sur l'« Anatomie de la violence » en Colombie. « La Despedida » est cette fête d'adieu à un conflit, mais aussi aux idées révolutionnaires qui l'accompagnaient, incarnées sur scène par les figures tutélaires de Lénine, Mao ou Che Guevara, réduites à des têtes de plastique caricaturales. Le spectacle est construit autour d'une vidéo sur El Borugo, un ancien camp des forces armées en pleine jungle, reconverti en improbable musée à ciel ouvert : cette reconstitution macabre (par des soldats-acteurs) fait partie de ce

travail de mémoire auquel est confrontée la Colombie, coincée entre les injonctions contradictoires de ce qu'il faut oublier et ce dont il faut se souvenir... Dans cette mise en abyme, on ne saura pas très bien si les adieux aux idoles communistes d'hier procèdent d'un véritable projet de guérison nationale ou d'une *tabula rasa* noyant le bébé avec l'eau du bain.

“

Laboratoire expérimental

Et c'est là que le Mapa Teatro vient frapper juste, en jouant et déjouant, précisément grâce au théâtre, la part théâtrale des idéologies et des constructions mémorielles. « Le réel est une construction fictionnelle », rappelait justement Rolf Abderhalden. Accompagnée à l'accordéon par l'excellent Juan Ernesto Diaz, la troupe

déploie une performance drôle et baroque, entre cabaret latino-kitch et pseudo-documentaire, autour d'une scénographie convaincante découpant l'espace en zones amovibles et symboliques. À l'issue de la représentation, aucune question n'aura trouvé de réponse, mais là n'est pas l'objectif du Mapa Teatro, qui opère plutôt comme un laboratoire expérimental, tentant de s'infiltrer dans un champ moral miné. Dans la série « Narcos » (dont l'un des acteurs, Julian Diaz, est d'ailleurs ici sur scène), Pablo Escobar affirme que « les mensonges sont nécessaires quand la vérité est très difficile à croire ». Dans quel futur posttopique et sur quelles vérités et quels mensonges la Colombie va-t-elle se construire désormais ?

Festival d'Automne

LA PHOTO



« The show must go on » / Candoco Dance Company, MC93, du 12 au 16/12 © Pedro Machado



© Christophe Dellière

KØUPLES

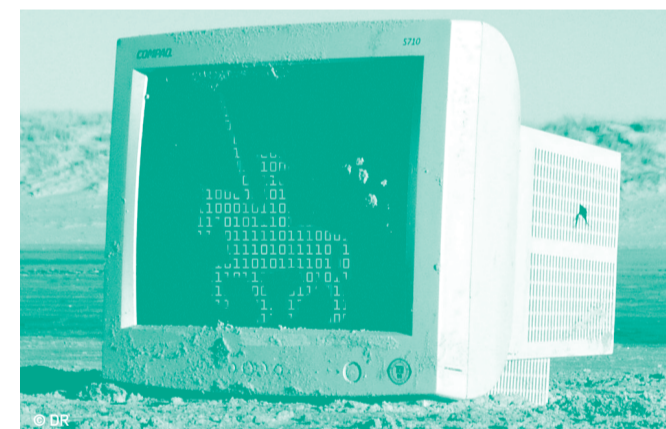
STEPHAN GRÖGLER / NICOLAS FARINE
30 + 31 JANVIER



© Radouan Rqumadni

PULSE[S]

FILIPPE LOURENÇO
13 → 15 MARS

CRÉATION
MCB°

DANS LA PEAU DE DON QUICHOTTE

LA CORDONNERIE
10 + 11 AVRIL



© Jean-Louis Fernandez

VERTIGES

NASSER DJEMAÏ
20 → 22 FÉVRIER



© malte martin / vassilis katokyris

CALAMITY / BILLY

JEAN LACORNERIE / GÉRARD LECOINTE
20 + 21 MARS



© Christophe Raynaud de Lage

UNWANTED

DOROTHÉE MUNYANEZA
16 → 18 AVRIL

JANVIER → JUIN 2018
6 COPRODUCTIONS

MCB°

MAISON
DE LA CULTURE
DE BOURGES

ALLO 02 48 67 74 70

SCÈNE NATIONALE
CENTRE DE CRÉATION
DIRECTION OLIVIER ATLAN

CLIC WWW.MCBOURGES.COM

Festival d'Automne

WILLIAM FORSYTHE x RYOJI IKEDA

CONCEPTION WILLIAM FORSYTHE ET RYOJI IKEDA / LA VILLETTE, JUSQU'AU 31/12

« William Forsythe, chorégraphe iconoclaste, et Ryoji Ikeda, musicien multidisciplinaire, présentent simultanément leur travail plastique. Deux installations envoûtantes et monumentales qui engagent le visiteur jusque dans son corps. »

LES ARTS PLASTIQUES FLIRTENT AVEC LES ALGORITHMES

— par Audrey Santacroce —

La double installation présentée sous la Grande Halle de la Villette dans le cadre de ce Festival d'automne réunit « Test pattern [no 13] », de Ryoji Ikeda, issu d'une série entamée en 2008, et « Nowhere and Everywhere at the Same Time no 2 », de William Forsythe, créé en 2013. Si c'est la deuxième fois que les artistes se retrouvent exposés dans le même cadre (après la Ruhrtriennale 2013), c'est en revanche la première fois que leurs œuvres sont juxtaposées. C'est Ryoji Ikeda, pourtant moins connu en France, qui est à l'origine du projet et a invité William Forsythe à exposer avec lui, point d'orgue d'une amitié et d'une collaboration ar-

tistique qui durent depuis plus d'une décennie. Si les deux œuvres sont installées l'une face à l'autre, ce n'est probablement pas uniquement par les hasards de l'architecture du lieu mais bien parce qu'il existe un dialogue entre elles. Là où l'installation de Forsythe est blanche et d'une épure presque monacale, celle d'Ikeda est plongée dans le noir et saturée d'éléments visuels et sonores. Ces deux installations sont pourtant proches, explorant l'une comme l'autre la nuance entre le visible et l'invisible, Ikeda travaillant la lumière (« It touches you but you cannot touch it », dit William Forsythe en évoquant

la lumière dans « Test pattern [no 13] ») tandis que Forsythe s'attache à l'espace entre les pendules plus qu'aux pendules eux-mêmes. « Test pattern [no 13] » et « Nowhere and Everywhere at the Same Time no 2 » offrent deux possibilités aux visiteurs : ils peuvent entrer dans l'installation, ou rester en dehors et observer. Le public qui choisit de pénétrer dans les œuvres devient partie prenante de l'installation, qui se rapproche alors de la performance (Forsythe ayant d'ailleurs conçu son installation comme une performance mécanique avec un danseur/cinéaste/astrophysicien avant de l'automatiser). On relève chez William Forsythe

comme chez Ryoji Ikeda une parenté avec la grande chorégraphe américaine Lucinda Childs dans leur obsession pour les mathématiques. Dans ces installations programmatiques qui répondent à un code que ne maîtrise pas le public, ce dernier est alors contraint de compléter l'œuvre. Ikeda refusant d'apposer le moindre message sur son travail, c'est aux visiteurs d'y trouver ce qu'ils veulent y voir. Visuellement radical, le labyrinthe orchestré par les deux artistes demande aux visiteurs de s'adapter physiquement à l'œuvre avant de la faire leur. On en sort éprouvé mais hypnotisé.

REGARDS

Festival d'Automne

ENCYCLOPÉDIE DE LA PAROLE
SUITE N°3 'EUROPE'

CONCEPTION JORIS LACOSTE ET PIERRE-YVES MACÉ / L'APOSTROPHE (CERGY-PONTOISE), LE 30 ET 31/01

« Avec ce nouvel opus des Suites chorales, Joris Lacoste et les artistes de l'Encyclopédie de la parole poursuivent leur exploration du réel par le prisme du langage ordinaire. Avec le compositeur Pierre-Yves Macé, ils nous donnent à entendre des paroles violentes (accompagnées au piano) fraîchement cueillies dans toute l'Europe. Un écho du monde tel qu'il va mal ? »

GLOBAL EUROPA

— par Sébastien Descours —

La mise en musique, contemporaine, de textes d'un quotidien sordide ou réglementaire, de textes qui arrachent la bouche et écorchent les oreilles est en fait réjouissante. Même si désespérante par la démonstration, trahie par le verbe, de la vacuité des vies de ces citoyens pris au hasard. Consommation. Homophobie. Racisme ordinaire. Violences policières. Mots glanés dans la rue, les réseaux sociaux, les textes de loi. Dessinant un quotidien kafkaïen. La musique permet la distance. Et le choix

de l'accompagnement piano, parfois ponctué d'une percussion, rattache à l'histoire du Lied, à la culture des salons de musique qui ont tant fait pour le partage des idées démocratiques en des temps évanouis. Et ce lien est souligné dans le texte même : une des interventions fait étalage de cette culture commune, européenne et développée. Tout comme la scansion, la couleur du son des mots, la diction à l'autre sont autant de marqueurs - quelle que soit la langue utilisée - du caractère commun de

cette culture d'Europe. Alors oui, une désespérance aussi. Que de petit, que de sans sens, que de parti pris, que de vide rempli par une consommation sans valeur, des haines sans objet, des contraintes sans corps. On en sort remué, presque atteint. La nausée sartrienne. Ce qui nous sauve de cette dépression lourde, c'est la performance incroyable des deux acteurs et du pianiste. Car un spectacle en 25 langues, toutes apparemment utilisées avec les accents et la diction propres à chaque langage, est un

exercice de haute volée, un funambulisme admirable de tendresse et de charnel pour chacun de ces idiomes. Mention spéciale pour la soprano, incroyable de précision dans la voix, le geste, le mouvement et la posture. À voir, écouter et déguster, voix qui éclairent un peu les ombres de ces cultures partagées et permettent d'entrevoir le chemin d'une Europe lumineuse et en avancée sublime autour d'une certaine idée et d'une certaine pratique de l'art et de sa puissance à forger un futur conscient.

Festival d'Automne

RULE OF THREE

CONCEPTION JAN MARTENS
THÉÂTRE DE LA VILLE - ESPACE PIERRE CARDIN

« Inspirée par trois schèmes qui privilégient la forme courte, la création "Rule of Three" débusque un chemin tout particulier entre concert performé, recueil de nouvelles et mur Facebook ou canal YouTube, naviguant de drames contemporains en faits divers. »

JULES ET GYM

— par Pierre Fort —

Ils sont trois - une fille, deux garçons - et ils dansent. Menée tambour battant, la chorégraphie vigoureuse de Jan Martens fait varier le chiffre trois : trois parties, trois couleurs, trois costumes. L'écriture exhibe des répétitions sérielles, disloquées ou disjointées. Car trois, cela peut être un « deux » mettant à distance le troisième personnage. C'est aussi un « quatre », tant la performance en direct du musicien NAH, prodigieuse et inspirée, s'accorde au langage des danseurs. C'est parfois un « un », quand s'affirme si vivement la sensation de solitude... Compliquée à expliquer, cette « règle de trois » parle en tout cas au regard. Sec, net, sans gras, le style du prodige belge est dépouillé de toute la rhétorique citationnelle de ses grands aînés (Jan Fabre, Anne Teresa De Keersmaeker...). Les danseurs ont l'élégance drastique et probe des athlètes de cirque ou des gymnastes antiques. Cela jerke sans relâche sous l'électricité du strobo et du beat. Dans l'ère - ou l'aire - du vide, le geste est dru, concis, nerveux, acharné jusqu'à en perdre l'âme. Aucun remplissage kitch. Pas de torture, pas de perversité non plus : il y a quelque chose de frais, de franc, de fringant dans le jeu de ces beaux

diabes. Suréclairée, étirée, bruyamment silencieuse, la troisième partie crée un effet de proximité inouï avec le public : les performeurs nus, essouffés, dessaisés s'immobilisent, se figent, s'avachissent les uns sur les autres comme des masses palpitantes et molles. Ce ne sont pas seulement les danseurs qui se dénudent, c'est le spectacle tout entier : presque maladroit et honteux, tels de mauvais acteurs, ils se grattent la jambe ou le nez, s'appuient sur des éléments de la scène, jettent un œil sur le public. Ce moment de (non-)théâtre est si intense qu'une bonne partie de la salle, gênée, se réfugie dans le programme ou préfère filer. Le spectacle pêche sans doute par sa dramaturgie peu aboutie. Maladroitement introduites, les micronouvelles de Lydia Davis - dont une histoire de poils d'un petit chien mort qu'on espère ressusciter par clonage - lui donnent une touche WTFesque, qui déconcerte jusqu'aux fans - ici nombreux - de Jan Martens. Mais les spectateurs courroucés ne le sont pas vraiment : avant de quitter la représentation, ils adressent ostensiblement un coucou affectueux aux danseurs.

Festival d'Automne

EL OTRO

MISE EN SCÈNE LUIS GUENEL
THÉÂTRE JEAN ARP (CLAMART), LE 13/12

« Un spectacle qui met en scène l'amour fou, l'amour hors-normes, l'amour de l'autre. Sur scène, des images entrent en mouvement à travers sept corps balbutiants, en détresse ou en survie, pour inviter le spectateur à une rencontre avec l'autre, l'aliéné, celui que la société préfère tenir à distance. »

L'AURA DES DÉSAXÉS

— par Mariane de Douhet —

Les premières silhouettes sont à peine apparues sur scène, la salle, d'un même élan, suspend son souffle. Ils sont jeunes et moins jeunes, hommes et femmes, errent dans ce qui semble être un asile, des ballons traînent au sol, une grande ardoise au mur sur laquelle on imagine que la craie a crissé pour dessiner des boucles, celles du temps maladivement circulaire qui semble être le leur. La plongée dans la désorientation neuve de ces sept individus - marginaux, aliénés, « autres » - est suffocante. La mise en scène, à mille lieues de l'effusion et de l'hystérie, laisse le silence s'installer, progressivement amplifier le désœuvrement d'un quotidien que rien n'occupe. La folie apparaît alors comme ce sentiment qui naît lorsque le temps, épais et dilaté, ne trouve plus d'usage, quand la fluidité - des instants, des gestes - est perdue, qu'il ne reste qu'un vide à occuper. Les vêtements portés deviennent de dérisoires remèdes : les manipuler, les triturer sont autant d'occasions de sentir, pour ces inadaptés bouleversants, qu'il leur reste un dernier pouvoir, celui de transformer ce

qui leur est le plus proche. On est encore en vie quand on déplace une poubelle, qu'on soulève une table, qu'on sent l'eau s'égoutter sur sa peau. C'est le corps, auquel les sept exceptionnels interprètes parviennent à imprimer tout le spectre de la tension - vouté, nerveux, raidi -, qui signifie leur enfer, raconte leur souffrance. Coupés de tout, ils gardent pourtant une irréductible attention à l'autre, besoin aussi maladroit que pressant. Sur scène, de fragiles paires se forment, les fracasés se rencontrent à leur manière, glissant une tête sous le vêtement de leur voisin. Et l'émotion explose. Créé au Chili à partir du travail photographique de Paz Errazuriz et des textes de Diamela Eltit (réunis dans le livre « L'Infarctus de l'âme »), ce spectacle poignant et dérangeant tourne depuis 2012. Car « El otro » montre la folie non comme une irréversible déviance, mais comme un ajustement manquant, rapprochant ainsi de nous ses victimes. La tartine qui ne parvient pas à être beurrée, la pelote à se rembobiner : leurs gestes ne sont pas différents des nôtres, seulement égarés en route, proches et lointains à la fois.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

JAMAIS SEUL

MISE EN SCÈNE PATRICK PINEAU
MC93 (BOBIGNY)

« Un tableau sans complaisance pour 40 personnages hauts en couleur qui ne s'avouent jamais vaincus dans les combats quotidiens qu'ils doivent mener pour simplement exister. »

LE LAID ET LE CHAUD

— par Ludmilla Malinovsky —

On connaît le beau théâtre, celui des chocs esthétiques et intellos, des épiphanies prodigieuses, qui vous font rentrer dans le monde comme un char-tré, contemplatif et réconcilié, fier dépositaire du secret. Théâtre du trop-plein et de la clôture, taillé pour les esthètes mal à l'aise avec la nature. Pour parler de l'Homme, il prend des détours allégoriques, parle de Solitude, d'Amour, de Politique... On en ressort le cœur gros, bouleversé de choses immenses qui, sorties du cloître pourtant, rappelées et confrontées au réel, se désactivent et ne disent plus grand-chose de nos vies. Il y en a un autre, celui de Mohamed Rouabhi par exemple, pas beau mais humble, qui entre de plain-pied dans le réel. Pas naturaliste ou documentaire pour autant, plus subtil encore : Rouabhi est un conteur. Il ne vous parle pas d'Humanité, et d'autres absolus indéfinis du genre, ni de « condition », comme on parle de déficience, d'infirmité congénitale. Il parle plutôt d'« aventure » humaine, au sens que lui donne Jankélévitch : rien de sensationnel, que la vie, toute simple, toute chaude, et l'homme véritable, toujours en route, qui naît, croît et dégère. Rouabhi isole, dans une famille en friche, un chômeur,

un vigile, un divorcé alcoolique, enfin toute la galerie des paumés dans lesquels personne ne veut pouvoir s'identifier, des insuffisances minables et des peurs écoeurantes qui sont les vôtres. Miraculeusement, viennent avec des états de grâce, de fantaisie, des tendresses et des bonheurs sincères, qui parlent aussi de vous. Rouabhi ne présuppose pas un monde meilleur, un au-delà sublime pour quelques initiés mystérieusement plus méritants, et un monde damné pour des milliers de gueux sans lumière. Dans ce théâtre, comme dans la vie, le laid et le beau, la ruine et le prodige sont du même côté du monde. La mise en scène, avec ses écrans à double fond, fait jouer le chassé-croisé de chaque conte, entre le trivial et le romanesque, dans ces espaces indéfinissables où un terrain vague de banlieue peut soudain devenir la caverne du premier homme, un parking privé tourner au jardin d'Éden. L'enchantement bizarre du conte surgit partout. Dans la réjouissante troupe de comédiens, on élit ses préférés : Rouabhi acteur est irrésistible et Élise Lhomeau n'est que grâce, en jeune fille folâtre et détraquée comme sous la barbiche hirsute d'un vieillard.

En tournée au Théâtre-Sénart du 11 au 13/01

CRÉATIONS

HAMLET.
JE SUIS VIVANT ET VOUS ÊTES MORTSMISE EN SCÈNE WILFRIED WENDING
THÉÂTRE DE L'ARCHIPEL (PERPIGNAN)

« Une réécriture totale et singulière du mythe théâtral majeur de Shakespeare à travers le parti pris de renverser le temps et l'espace. »

TECHNIQUE DES FANTÔMES

— par Mariane de Douhet —

C'est un spectacle cyborg, dont les effets techniques semblent travailler main dans la main avec son comédien (Serge Merlin, vieil Hamlet émouvant), afin de repousser les limites organiques de ce dernier. Variation libre sur l'œuvre de Shakespeare, mêlant technologie contemporaine et affects ancestraux, pariant sur la capacité de la technologie à incarner l'angoisse métaphysique : l'état d'âme peut-il se réduire à un état d'image ? Hélas (heureusement !) non. Le dispositif vidéo-sonore a beau être époustoufflant, il n'explore ni n'épuise la texture du tourment de ce personnage pris au piège de sa propre folie. Certes, la prolifération d'images projetées, tant sur la scène que sur les murs latéraux de la salle, amplifie la paranoïa d'Hamlet, la faisant déborder de son personnage, réduisant celui-ci à une quasi-invisibilité, absorbé qu'il est par des simulacres (mise en scène très baudrillardienne). Le spectre envahit l'être, l'image vidéo engloutit la scène. Mais les images et les sons finissent par obstruer et l'acteur et le texte, nous laissant au mieux frustrés, au pire agacés – la débauche d'effets ne semblant agir que comme palliatif aux mots manquants, et l'affiliation à Hamlet comme un prétexte surtout performatif (dont le spectacle n'avait pas besoin, se suffisant très

bien à lui-même, en tant qu'exploration d'un esprit hanté dont Hamlet n'a pas le monopole). La faiblesse du dispositif n'est pas tant son caractère invasif que répétitif : gros plan sur le visage de Merlin, strié par le temps et le tourment, silhouettes pétrifiées du comédien... Les ressassements désarticulés sont aussi sonores : la création musicale, signée par Pierre Henry, en mêlant voix et sons multiples, évoque des Erinyes électroniques, parfois lyriques, ajoutant au sentiment d'oppression. Nous sommes bien immergés, physiquement, dans la dislocation mentale... Mais l'identification n'est pas qu'affaire de sensation, et on voudrait des propos à se mettre sous la dent pour réfléchir à la matière de l'angoisse : il nous faudrait des signifiants pour en détailler les entrailles. Et pourtant. Certains spectacles prennent le temps d'apparaître. Des images perdurent, celles de formes lumineuses abstraites, comme si la technologie se faisait impressionniste. Il est beau d'avoir choisi un comédien octogénaire : suggestion peut-être que la vieillesse – et pas seulement la folie – est une invitation à récapituler les êtres et les fantômes qui nous ont traversés.

En tournée à la Maison des Arts de Créteil le 13 et 14/12

L'AGENDA DES FESTIVALS

BOSKA KOMEDIA

« Divine Comedy is a theatre holiday where the best Polish shows are presented in the true Polish showcase. Apart from Polish shows, competing for the best show of the year title and the Divine Comedian prize, there are also foreign theatre groups, and meetings with philosophers, theatre theoreticians, and critics that accompany the festival. »

Cracovie (Pologne), du 9 au 16/12

SANTIAGO A MIL

« The International Festival Santiago a Mil is a festival of performing arts that takes place every year in January, mainly in Santiago, Chile, with extensions to other cities of the country. Organized by Fundación Teatro a Mil, since its creation in 1994 until its XXIV edition in January 2017 the festival has presented 1.386 shows from 45 countries from the five continents. »

Santiago (Chili), du 3 au 21/01

UNDER THE RADAR

« 12 days. 26 shows. 5 venues. Over the last 14 years, The Public's Under The Radar Festival has presented over 229 companies from 42 countries. It has grown into a landmark of the New York City theater season and is a vital part of The Public's mission, providing a high-visibility platform to support artists from diverse backgrounds who are redefining the act of making theater. »

The Public Theater (New York), du 4 au 15/01

VAGAMONDES

« 6^e édition de ce festival dédié aux cultures du Sud. Des spectacles, des expositions avec des artistes venus d'Italie, Liban, Iran, Algérie, Tunisie, Grèce, Égypte, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Madagascar... des rencontres, conférences, projections avec des géographes, historiens, écrivains, journalistes pour aborder les cultures du Sud par la géographie, l'histoire, la géopolitique, l'économie, la gastronomie. »

La Filature (Mulhouse), du 10 au 27/01

TRENTE TRENTE

« Durant 10 jours, Trente Trente donne la parole aux artistes de la création contemporaine et offre une programmation de formes scéniques hybrides aux univers insolites. Ces 15^e rencontres de la forme courte réunissent 35 gestes artistiques audacieux et décalés en danse, cirque, performance, musique, théâtre et installation. »

Nouvelle-Aquitaine, du 23/01 au 2/02

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

REPORTAGE

FESTIVAL EVERYBODY'S SPECTACULAR :
PERFORMANCE CONTEMPORAINE EN ISLANDE

— par Mathias Daval —

Everybody's Spectacular est issu de la conjonction de deux organisations islandaises : le Reykjavik Dance Festival et LOKAL, festival international de théâtre. L'objectif est de proposer une sélection de créations essentiellement nordiques.

Cette année, le festival a programmé vingt propositions dans une demi-douzaine de lieux de la capitale. À la performance de Margret Sara Gudjonsdottir, on retrouve Philippe Quesne, venu pour donner un atelier scénique (et non pas pour exhiber quelque variété de taupes des neiges), dix ans après la création de « L'Effet de Serge » à Reykjavik. Dans la petite salle de l'école Smidjan, parmi la soixantaine de spectateurs, on repère le président de la République islandaise, qui semble apprécier la chorégraphie fragmentée et exigeante ; à quand Emmanuel Macron dans un spectacle de Théo Mercier à la Ménagerie de verre ? Avec « Oslo » (on notera l'anagramme non fortuit de « solo »), Mette Edvardsen poursuit son travail sur le langage, dans la continuation d'œuvres comme « Time Has Fallen Asleep ». La performance repose uniquement sur des variations autour de la phrase « A man comes into a room... ». Cette histoire d'un type qui entre dans une pièce, on n'en saura jamais rien de plus que ces quelques mots introductifs, déclinés dans tous les sens sur un ton antithéâtral par la performeuse danoise : « A man comes into a room and leaves », « A man comes into a sad room », etc. À moins d'être un amateur hardcore de l'art oulipien, on restera un peu sur sa faim, même si la radicalité de la proposition touche quelque chose de juste dans sa tentative d'épuisement du langage. Le lendemain, on constatera trop tard que c'est une très mauvaise idée d'être assis au premier rang pour « Personal Symphonic Moment », d'Eilina Pirinen. Après une (très longue) séquence introductive dans l'obs-

curité et les fumigènes sur fond du premier mouvement de la Symphonie n° 7 de Chostakovitch, les trois performeuses finlandaises entrent lentement sur scène, pour déployer graduellement leur travail de déconstruction systématique du mouvement : mis bout à bout, leurs gestes, définis par leur dimension grotesque, construisent une dramaturgie du dérèglement. Chacune dans une tenue colorée, jaune, verte ou rose, elles déclenchent une improbable chorégraphie de bacchantes sous acide, alliant body art dégénéré et cabaret absurde. En vrac, on verra l'une simulant la pénétration d'un marshmallow géant dans son anus, tandis qu'une autre clame « Fuck you Merleau-Ponty » et que la troisième finit la tête dans de la glace pilée et le corps couvert de yaourt, qui giclera jusqu'aux spectateurs, accompagné de confettis. La fulgurance du projet, au-delà de sa dimension baroque et décadente, repose sur le décalage entre la dynamique gestuelle tout en ironie et second degré et la musique de Chostakovitch, dont les accents balancent entre premier degré tragique et harmonie pleine d'espoir. Tout cela tient sur un fil, entre mauvais goût et kitch intello. On tranchera selon son humeur.

“

Plongée méditative dans la performance

Il y a dans l'appellation même du festival, volontairement ambiguë, un bon résumé de ses enjeux. D'abord parce qu'« Everybody is spectacular » signifie que chacun, à sa manière, est spectaculaire, ce qui souligne à la fois l'extrême hétérogénéité de la programmation et sa dimension internationale. Mais c'est aussi qu'« Every body's spectacular », « Chaque corps est digne de représentation ». Le visuel de l'affiche, d'ailleurs, reprend ce double sens par une composition (très inspirée de Matisse) dans laquelle une fresque de

bonshommes danseurs vient reconstituer l'image d'un métapersonnage. Mais Everybody's Spectacular ne confine pas le festivalier à un rôle de spectateur. Plusieurs performances viennent déjouer sa passivité, comme « A Guided Tour », du couple d'artistes islandais Maisol et Ragnar, déambulation dans les rues de Reykjavik, poétique et humoristique, à base d'anecdotes liées à des microéléments urbains. Ou encore « The Thing » (voir ci-après), qui vient confirmer la note d'intention des programmeurs du festival : « [The festival] finds hope in the idea that even the smallest acts of defiance can make a major impact upon the world around us. » Pendant la journée, on profitera également des sessions de conférences et de rencontres avec les artistes ; le soir, le spectateur engourdi par le froid pourra se réfugier dans l'un des *after* proposés par le festival : performance de Gérald Kurdian, soupe végane au théâtre Tjarnarbio, meeting informel au cultissime bar Kaffibarinn, ou soirée avec DJ au QG du théâtre Idno... Par sa nature de désert de glace primordial, l'Islande fait partie de ces territoires qui font se rejoindre en l'homme sa double dimension contradictoire : son animalité archaïque et sa spiritualité étiant sans cesse les limites de l'ontologique. Il y a un peu de cela, aussi, dans l'art islandais, depuis les sagas médiévales jusqu'aux performances de danse contemporaine. Un étirement entre d'un côté un rapport très direct et sans tabou au corps, et de l'autre une plongée méditative dans l'abîme intérieur qui fait écho aux immensités du vide en dehors... Et pour définitivement vérifier que la création contemporaine en Islande ne se limite pas à Björk et à Sigur Ros, on pourra l'année prochaine combiner Everybody's Spectacular avec le festival de musique Iceland Airwaves, ou encore le festival d'arts visuels organisé début novembre par l'Akureyri Art Museum.

Everybody's Spectacular, Reykjavik,
du 15 au 19 novembre 2017

« THE THING » : LA FAILLE DANS LE SYSTÈME ?

— par Mathias Daval —

Spécialiste depuis une dizaine d'années des performances interactives, Christophe Meierhans signe avec « The Thing », créé avec Ant Hampton, un projet hybride à mi-chemin entre workshop, installation et performance sans performeur. Son objectif : explorer les voies de résistance au système.

C'est avec une curiosité certaine que l'on se retrouve dans le hall du théâtre Tjarnarbio de Reykjavik. Neuf participants vont se réunir pendant quatre heures dans une salle de conférences avec pour tout dispositif un rétroprojecteur et une liasse de documents photocopiés. Ce sera au groupe de gérer son temps et les prises de parole. Certaines étapes requièrent un petit questionnement sur la marche à suivre. À commencer par la première : un message à retirer d'une bouteille, qui explique le déroulement de la séance. Dès le début, on comprend qu'il va s'agir de pensée oblique : « Comfort isolates », affirme dans une interview l'écrivaine américaine Susan Sontag, nous exhortant à retrouver une vraie liberté en sortant de notre zone de confort. Le projet tient davantage du collage de séquences extrêmement disparates dans lesquelles des artistes ou de simples citoyens,

un peu partout dans le monde, tentent de provoquer des failles dans le système ou dans nos routines. Les exemples de subversion vont de l'anecdote artistico-absurde (comme celle de William Pope L. affirmant : « *Crawling is an act of struggling, not of humiliation* ») à la manifestation d'une opposition politique majeure, à l'instar des images cultes de ce militant chinois opposant, seul, son corps à l'avancée des chars sur la place Tian'anmen en juin 1989.

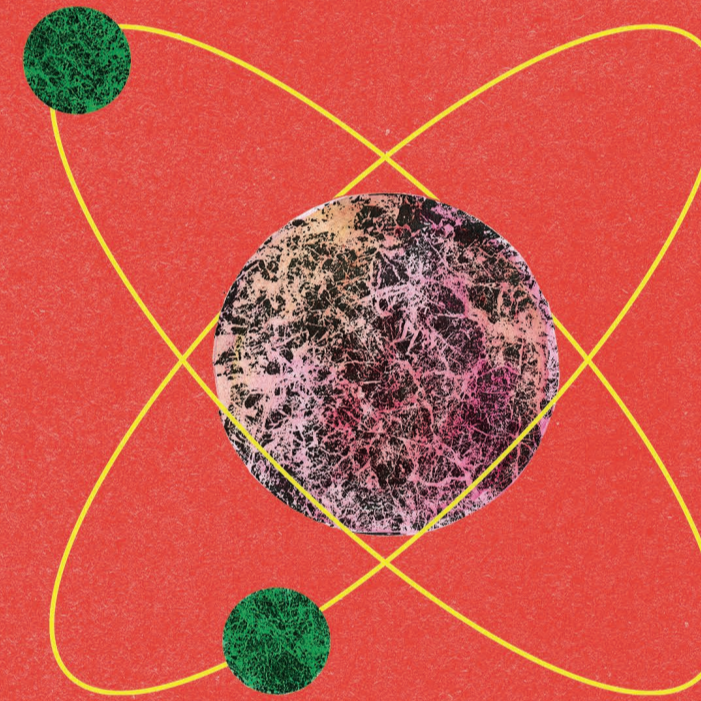
“

Entre happening et commentaire

Le dispositif est séduisant mais devient très vite problématique : il n'y a pas d'autre choix, la plupart du temps, que d'entendre les textes lus par d'autres participants, au lieu de les lire soi-même, à son rythme. Nécessaire pour la synchronisation méticuleuse du processus, le procédé devient, au fil des heures, un peu lourd. Mais surtout le questionnement est sur le fond. Il y a dans « The Thing » un aspect « Reader's Digest » : on a l'impression d'assister à un séminaire de *self help* qui peine à dépasser la simple sensation de *feel good*. De bout en bout, l'idée est martelée que même une seule personne peut changer le monde. Vision fascinante, mais

est-ce que la performance génère une forme d'intelligence collective ? Ou, à défaut, incite-t-elle vraiment à l'action individuelle ? Après une première partie de 1 h 45 d'extraits vidéo et de lectures, une seconde partie propose la reconstitution de quatre procès : ces séquences sont nettement plus interactives, et c'est au gré de chaque participant d'interpréter à tour de rôle les différents protagonistes - juge, procureur, témoin, accusé... Le groupe se prend au jeu et déborde vite du temps réglementaire pour prolonger les débats sur des questions morales qui concernent tout le monde. On apprend en fin de séance qu'un happening collectif devait être organisé en amont, dans une banque, afin de mettre en pratique dans un exemple concret la notion de disruption du système. Pour des raisons logistiques, l'événement n'a malheureusement pas pu avoir lieu. Or, c'est précisément cela que l'on attendrait d'un tel atelier : la résonance hors du monde des idées et de la représentation, et l'action sur le réel. Sans doute faut-il assister aux quatre sessions pour prendre pleinement la mesure de l'impact que peut avoir « The Thing » sur ses participants. En l'état, le projet, aussi original et enthousiasmant soit-il, reste au stade du commentaire.

La Reine Blanche, scène des arts et des sciences

Le
Paradoxe
des
jumeauxDu 16 novembre
au 28 décembre 2017150 ans de la naissance
de Marie Curie

Avec

Sabine Haudepin, Élisabeth Bouchaud
et Karim Kadjar

Auteurs Jean-Louis Bauer et Elisabeth Bouchaud

Mise en scène Bernadette Le Saché

Décors Juliette Azémar

Construction Félix Baratin

Costumes Karen Serreau

Création sonore Stéphanie Gibert

Création lumière Paul Hourlier

Assistante metteur en scène Judith Policar

Création et production La Reine Blanche

Télérama sorties

la terrasse

INSTITUT
POLÉNAIS
PARISCENTRE DE RECHERCHES
MONUMENTS HISTORIQUES

mc

sculpture

la terrasse

Vendredi
13Vivre après
le 13 novembre 2015Du 20 janvier
au 25 février 2018

De Jean-Louis Bauer

Mise en scène Jean-Louis Bauer

Avec

Margot Van Hove, Amina Boudjemline,

Loïc Le Manac'h et Mayel Elhajaoui

Scénographie

Félix Baratin et Caroline Long Nguyen

Création lumières Paul Hourlier

Création sonore Maxime Denis

Coproduction

La Reine Blanche

Scène Indépendante Contemporaine

Kiff Productions

2 bis passage Ruelle, Paris 18° — 01 40 05 06 96 — reineblanche.com
reservation@reineblanche.com — Métro Marx Dormoy — Bus 35 et 65

CRÉATION FESTEN

MISE EN SCÈNE CYRIL TESTE / ODÉON-ATELIERS BERTHIER, JUSQU'AU 22/12
(Vu à Bonlieu-Scène nationale d'Annecy en novembre 2017)

« Cette œuvre offre un matériau idéal à Cyril Teste et au Collectif MxM pour poursuivre, après le succès de "Nobody", leur exploration des sociétés contemporaines par le biais de la performance filmique. »

ALLERS-RETOURS DES IMAGES

— par Sébastien Descours —

Et que voilà un mythe, un vrai, un de ceux qui vous balancent une claquette dans les certitudes, un coup de pied dans les burnes de l'autosatisfaction plaisante d'un monde bien fait. Le patriarcat reçoit sa famille et ses amis, satisfait d'une vie bourgeoise réussie socialement et familialement. Malgré un drame récent – l'un des enfants s'est donné la mort. L'on apprendra dans un huis clos pesant et sans espoir de rédemption que les abus sexuels du père sur ses enfants, révélés dans une montée en tension rare, en sont la cause. Le choix d'une double narration, théâtre vivant et captation simultanée projetée sur écran géant au-dessus de la scène, est une expérimentation intéressante. Cette mise en images permet les gros plans, la perception en pleine figure, décomposition des visages à l'égal de la décomposition du lien qui les unit. La mise en évidence du mensonge. La laideur des corps et des expressions. Prise de distance réflexive en regard de la lourdeur du sujet. Dans le même temps, sur scène, se déroule l'enjeu

des conventions. Et il y a fascination à observer en soi cette émergence bipolaire, cognition vacillante entre la beauté de la scène et l'horreur rapprochée de l'image vidéo. En cela, c'est très réussi. Mais notre cerveau se laisse duper et résiste à cette double lecture concomitante. Les allers et retours entre image et réel font mal à nos neurones. Empêchent l'abandon à la montée en tension étouffante. Domination de l'image sur le réel. Question plus universelle que dans ce moment de théâtre : que reste-t-il au charnel ? Et l'on ne peut s'empêcher alors de faire comparaison au film éponyme, sublime, où l'abandon au malaise était entier, plein. Sans échappatoire. Et où la mutation de notre propre psyché, l'évolution du regard sur le normal, sur la protection des apparences plutôt que de l'enfance, s'exerçait avec une puissance complètement autre. Au final, un objet théâtral vraiment bien fait, puissant, mais où le choix de la double exposition vidéo et scène empêche l'abandon à un malaise salvateur car transformateur.

Festival d'Automne

LA PHOTO



« Tapis rouge », de Nadia Beugré, jusqu'au 09/12 à l'Atelier de Paris-Carolyn Carlson © Dimas Bontempo

I/O Gazette n°74 — 08.12.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion/Distribution Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Sébastien Descours, Mariane de Douhet, Pierre Fort, Augustin Guillot, Daphné Liégeois,

Ludmila Malinovsky, Audrey Santacrose.

Photo de couverture © Lukasz Wierzbowski

LE FAUX CHIFFRE

0,1%

C'est le pourcentage de nos lecteurs qui sont déjà allés à un concert de Johnny

L'HUMEUR

« Je veux parler de ce qui se passe sous le tapis rouge, sous les paillettes. »

Nadia Beugré

PLUS DE FESTIVAL D'AUTOMNE

« CROWD »

CONCEPTION GISÈLE VIENNE

« Pièce pour 15 danseurs, Crowd s'inscrit avec force dans le travail de Gisèle Vienne qui, depuis plusieurs années, ausculte minutieusement notre part d'ombre et notre besoin de violence. »

Nanterre-Amandiers, jusqu'au 16/12

« MAÎTRES ANCIENS (COMÉDIE) »

CONCEPTION NICOLAS BOUCHAUD ET ÉRIC DIDRY

« L'avant-dernier roman de Thomas Bernhard est une comédie libératrice qui bouscule tout sur son passage, et notamment certains monuments de la culture européenne. »

Théâtre de la Bastille, jusqu'au 22/12

« ADISHATZ / ADIEU »

CONCEPTION JONATHAN CAPDEVIELLE

« Dans un patchwork de répertoire baroque, hits de discothèque et chants traditionnels, Jonathan Capdevielle nous happe au cœur de ses souvenirs, emportant notre mémoire vers nos propres affres adolescentes. »

Théâtre du Rond-Point, jusqu'au 06/01

THREE PALACES FESTIVAL À MALTE

— par Mathias Daval —

La Valette : la capitale maltaise achève les dernières installations en vue de 2018, année où elle deviendra capitale européenne de la culture. Au cœur de l'automne, I/O Gazette s'est rendu au Three Palaces Festival à Malte, dix jours de musique classique sur les rivages méditerranéens.

Plus petit État de l'Union européenne en superficie, Malte n'est pourtant pas en reste en matière d'initiatives culturelles. Nous avions déjà parlé dans I/O (n° 68) de son festival des arts au mois de juillet. En témoigne également le Three Palaces, qui célèbre cette année sa 5^e édition, sous la direction artistique du chef d'orchestre anglais Peter Manning. Pourquoi « trois palaces » ? Parce que le festival se déroule dans trois lieux baroques hautement historiques (le palais Saint-Antoine, le palais Verdala et le palais Magistral), auxquels s'adjoint le Musée national archéologique de La Valette. C'est que l'énergie de l'île est indissociable de son histoire chevaleresque, héritée du Moyen Âge, et au faite de sa puissance au xvi^e siècle avec la construction de la capitale par Jean de Valette. Le sous-titre du festival est d'ailleurs pour 2017 « L'artiste en héros », ce chevalier moderne qui serait le porteur, osons le croire, d'une forme de rédemption par la beauté... Au programme, des œuvres éclectiques, allant

des musiques traditionnelle à contemporaine, en passant par un riche répertoire du xix^e siècle et un accent sur les romantiques (Liszt, Schumann, Brahms ou Schubert). Mais c'est Mozart qui ouvre les festivités, avec sa « Sonate pour piano n° 14 », l'une de ses rares sonates en mineur. Interprétée tout en contrastes par le jeune pianiste américain Andrew von Oeyen, elle pourra être accueillie, selon sa disposition du moment, comme une séquence lénifiante ou roborative.

“

En plein préparatifs pour 2018

Plus tard, c'est au ténor maltais Nicolas Darmanin, accompagné par Lucia Micallef au piano, de prendre la relève avec un répertoire glissant vers le xix^e plus tardif avec deux extraits opératiques de Massenet et de Gounod. Le programme inclut même du jazz avec le groupe Sandro Zerafa Quartet, qui présente ici son quatrième album, « More Light ». Mené par un guitariste maltais aujourd'hui installé à Paris, autour d'un pianiste et d'un bassiste français et d'un batteur cubain, le quartet est à l'image de l'île : un creuset culturel. Après Paphos cette année, les capitales européennes de la culture se déplacent en Méditerranée, comme pour rappeler que notre culture est née ici, en Grèce puis à

Rome. Malte pourrait-elle être la jonction symbolique, l'*axum mediterraneum* ?... Ici, à chaque coin de rue se ressentent les préparatifs de 2018 : amélioration des infrastructures, financements pour le transport et le tourisme... Pour ceux qui rateraient la cérémonie d'ouverture en début d'année prochaine (week-end des 20 et 21 janvier), il y aura de nombreuses occasions de se rattraper, avec notamment le festival de musique baroque jusqu'au 27 janvier, la grande exposition de La Valette (25 artistes internationaux) jusqu'au 28 mai, le festival du film du 8 au 17 juin ou encore la Semaine du design en novembre. En ces temps où l'Europe vacille, on a envie de placer dans la culture, et la musique en particulier, une espérance énorme – et certainement démesurée. Pourtant, lorsque dans l'Auberge de Provence de La Valette résonnent les premières notes de la « Sérénade en sol majeur » de Lachner, interprétée par les quatre violoncellistes de l'Orchestre philharmonique de Vienne, tout semble possible, même pour un instant seulement.

Three Palaces Festival, du 3 au 12 novembre 2017

La Valette, capitale européenne de la culture en 2018 : <http://valletta2018.org/>

REPORTAGES

MMCA PERFORMING ARTS À SÉOUL : À L'EST, DU NOUVEAU !

— par Marie Sorbier —

À Séoul, au cœur du musée d'Art contemporain s'est tenu pour la première fois en octobre dernier un focus asiatique qui se donne comme mission de présenter chaque année de nouvelles productions d'artistes visuels. C'est la performance qui est ici privilégiée dans toute la largeur du terme ; la voir s'épanouir dans les galeries du musée souligne cette volonté de mettre en avant l'art visuel dans le spectacle vivant et rend limpide le discours.

Car, faut-il le rappeler, la forme n'est pas l'ennemi du fond, et les six spectacles présentés ici, venus de Corée, du Liban, d'Iraq, d'Inde et de Hong Kong, ont tous un point de vue critique sur le temps présent, politique ou sociétal, en plus d'un langage esthétique personnel et nouveau. Les vieilles frontières des disciplines cèdent, et il est difficile de circonscrire les propositions dans un genre précis : théâtre, danse, performance, art vidéo, sound art, qu'importe, une fois sorti des cases l'esprit se laisse volontiers inviter dans ces contrées inexplorées et le spectateur bousculer par ces propositions d'un nouveau genre. Le travail de la Coréenne Kim Jisun, dont nous avons vu la première mise en scène au Kunstfestivaldesarts en 2016, s'inscrit parfaitement dans ce rapport de tension particulier entre forme et fond. Explorant les limites et les bugs du système, elle tente de

penser le monde d'après, celui d'au-delà des frontières tracées par l'homme, avec comme matière première l'intelligence artificielle. Dans « Deep Present », elle s'interroge sur la vie et la mort des robots et la place affective et effective qu'ils prennent dans nos existences ; « Efficiency is the new ethic » comme leitmotiv. Un logiciel qui vieillit, plus de réparation possible, et voilà des temples japonais qui commencent à organiser des cérémonies funéraires pour ces fidèles partenaires du quotidien qui finissent, eux aussi, par mourir. L'obsolescence humanise les robots en les rendant mortels. Cette performance multisensorielle laisse un goût étrange et persiste en tête tant les questions qu'elle soulève semblent trop neuves pour être apaisées.

“

Un vivier pour les programmeurs

Koo Jaha utilise quant à lui un symbole de la société coréenne comme personnage principal de sa création très politique sur les problèmes structurels du pays : « Cuckoo », marque du fameux cuisinier à riz que tous les Coréens ont dans leur cuisine et qui est devenu le nom commun de l'appareil, trône fièrement et donne la réplique. Enfermé dans une solitude et loin de chez lui, l'auteur sur scène se réfugie dans une relation amicale avec ses

rice cookers dotés de la parole et dont l'écran de contrôle sait parfaitement traduire les humeurs du moment en lumière et en chansons. Ensemble, ils passent en revue l'histoire de leur pays et les expériences personnelles où le suicide, la solitude, le chômage et l'omniprésence de la technologie minent le quotidien de cette nouvelle génération perdue et déchirée souvent loin de la terre natale. Pour Lawrence Abu Hamdan, c'est la science du son qui est mise à l'étude et en images dans une installation vidéo. « Rubber Coated Steel » présente l'hypothétique procès d'un meurtrier bien réel : en 2014, deux adolescents non armés sont tués par des soldats israéliens en Palestine. Pas de présence humaine dans ce film, mais des objets présentés comme preuves et des analyses de son ; le bruit des balles, l'émotion des voix, la densité des silences. Quelles voix restent audibles ? Qui choisit-on d'écouter ? On ne pourra que saluer cette programmation exigeante qui permet en cinq jours d'approcher des univers totalement différents et pourtant liés par des problématiques ultratemporaines et universelles. Un vivier pour les programmeurs de partout qui souhaitent proposer à leur public des spectacles qui impactent durablement la façon d'envisager le monde d'aujourd'hui.

MMCA Performing Arts (Séoul),

du 11 au 15 octobre 2017

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

2017 2018

Théâtre, danse, saison bis... Abonnez-vous !

Programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org

Renseignements
du mardi au samedi
de 13h à 19h
05 56 33 36 80



Théâtre du Port de la Lune
Direction Catherine Marnas
Place Renaudel - Bordeaux

Design / Franck Tallon